

« Dieu et Mammon »
de M. François Mauriac.

30 lignes
1929

Europe Nouvelle

Il faut voir avant tout dans le dernier livre de M. Mauriac (1) une réponse dont la modération et la fermeté n'ont d'égal que la bonne foi à la lettre si injurieuse sous des dehors polis que lui avait adressée il y a quelques mois M. André Gide, au lendemain de la publication du *Racine*, et qui fut publiée dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1928. « En somme, écrivait l'auteur des « *Faux Monnayeurs* », ce que vous cherchez, c'est la permission d'être chrétien sans avoir à brûler vos livres... Ce compromis rassurant qui permet d'aimer Dieu sans perdre de vue Mammon nous vaut cette conscience angoissée qui donne tant d'attrait à votre visage, tant de saveur à vos écrits... Vous n'êtes pas assez chrétien, ajoutait-il, pour n'être plus littérateur. Votre grand art est de faire de vos lecteurs vos complices... » Il était difficile de jeter plus perfidement le discrédit sur le christianisme même de M. Mauriac. Celui-ci a senti la nécessité de s'expliquer et il l'a fait, je le répète, avec une simplicité, une probité dans l'expression, un souci de rester entièrement fidèle à sa propre vérité, de n'atténuer en rien le drame interne qui se poursuit en lui — que je trouve pour ma part admirables et qui contribueraient sans nul doute à la fois à rectifier et à approfondir le jugement que portent sur lui ceux qui aiment son art et en suivent l'évolution avec un intérêt toujours plus anxieux.

M. Mauriac estime qu'il n'a pas à se demander pourquoi il est catholique, ou plutôt son catholicisme est éprouvé par lui comme une donnée consubstantielle à son être et sans aucun doute inadmissible. Il ne suffit pas de dire qu'il est décidé à n'abjurer jamais, il sait que cette abjuration est pour lui une impossibilité non pas morale ou psychologique, mais métaphysique. La foi est essentiellement chez lui le sens, ou l'évidence de la croix... « Rien ne nous arrachera de ce gibet sur lequel nous sommes nés, qui a grandi en même temps que noire corps et s'est étiré avec nos membres. A peine le sentions-nous dans la jeunesse ; mais le corps se développe, devient pesant, la chair s'alourdit et tire sur les clous. Qu'il nous faut de temps pour nous apercevoir que nous sommes crucifiés ! » Pour ceux qui désertent la croix, il n'est qu'une ressource, l'opium, contrefaçon dérisoire de la paix véritable qui passe tout sentiment. Rien n'est donc plus loin de M. Mauriac qu'une certaine facilité religieuse, et les pages qu'il a consacrées aux souffrances du chrétien suffisent à le démontrer.

Mais il n'est pas seulement catholique, il est aussi romancier. Le besoin de créer est en lui comme une forme sublimée de l'instinct génésique. Ce besoin, il ne peut le tuer sans opérer sur lui-même une sorte d'injustifiable castration. Dira-t-on qu'il peut du moins choisir ses sujets ? On ne choisit pas plus son œuvre qu'on ne choisit ses enfants. M. Maritain est-il mieux inspiré quand il déclare que la question essentielle n'est pas de savoir si un romancier peut ou non peindre tel aspect du mal, mais à quelle hauteur il se tient pour faire cette peinture ? Ne fait-il pas bon marché du lien vital qui rattache le créateur à la chose créée ? Cette « connivence du romancier avec son sujet » qu'il dénonce n'est-elle pas la condition même d'un art véritable ? M. Mauriac a sans doute raison ; et cependant n'est-il pas clair que le romancier doit être en garde contre un certain prestige, et je dirai presque une force de contamination qui peut émaner parfois de ses propres personnages, précisément parce que ceux-ci incarnent dans bien des cas telle partie refoulée de son âme à lui ?

Là est, je crois, dans le cas de M. Mauriac, le point central du débat, et c'est sur ce terrain que M. Maritain a chance de reprendre l'avantage. Mais ce que nous ne pourrions oublier après la lecture de

Dieu et Mammon, c'est l'intensité que présente chez l'auteur du *Désert de l'amour*, le sentiment de sa propre responsabilité. Je me rappelle d'ailleurs avoir été personnellement frappé de l'espèce d'angoisse avec laquelle il avait accueilli une remarque que je lui avais soumise au sujet du *Fleuve de feu*. « En vérité, écrit-il, les meilleurs d'entre nous sont pris entre deux feux. Ils tiennent les deux bouts de cette chaîne : d'une part, certitude que leur œuvre ne vaudra que si elle est désintéressée, que si elle n'altère pas le réel sous prétexte de pueur et d'édification ; d'autre part, sentiment de leur responsabilité. » Sentiment, ajouterai-je, dont le prosélytisme que nous constatons chez un Gide n'est que l'expression retournée et en quelque façon démoniaque, ou plutôt le serait si une sorte de naïveté inattendue ne venait par moments colorer et même dénaturer l'intention purement perverse (celle qui éclate par exemple dans la *Conversation avec un Allemand*).

M. Mauriac, on le voit, n'apporte pas la solution de son propre problème, il se borne à en exposer les données avec la sincérité la plus pathétique. Ce problème c'est, en un sens, sa croix à lui ; nous ne l'oublierons plus ; et l'admiration que je voue pour ma part à son œuvre se nuancera désormais d'une sorte d'émoi fraternel.

Gabriel MARCEL.



Voir dans Corresp. Gide & Mauriac

lettres de Mauriac
- Gide
- Du Lou